

Jean-Luc Nancy : une présentation

L'Animal. Littératures, arts & philosophies, n^{os} 14-15, été 2003,
p. 99-180

Éric Méchoulan

Numéro 204, septembre–octobre 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2005). Jean-Luc Nancy : une présentation / *L'Animal. Littératures, arts & philosophies*, n^{os} 14-15, été 2003, p. 99-180. *Spirale*, (204), 10–11.

JEAN-LUC NANCY : UNE PRÉSENTATION

L'ANIMAL. LITTÉRATURES, ARTS & PHILOSOPHIES

n° 14-15, été 2003, p. 99-180.

DANS la revue *L'animal*, un cahier a été consacré à Jean-Luc Nancy. Son hétérogénéité même témoigne des différents registres qui occupent la pensée de ce philosophe : une introduction amicale de Philippe Choulet, deux entretiens, une photographie prise par Jean-Luc Nancy et commentée par Philippe Choulet, deux textes anciens de Nancy (dont un sur Lacan, originellement publié en allemand, et un inédit issu d'un séminaire), deux voix poétiques (au même prénom quoiqu'en deux langues différentes) : Virginie Lalucq et Virginia Gutierrez, et un texte de Rodolphe Burger, le chanteur du groupe *Kat Onoma*, sur la voix de Jean-Luc Nancy. Je m'attacherai surtout aux deux entretiens, dans la mesure où il me semble que c'est là que se trouvent les éléments les plus stimulants pour mieux comprendre ce très grand philosophe français, peut-être aussi pour mieux entendre sa voix.

Dans un entretien, la qualité dépend aussi des questionneurs. Ici, Philippe Choulet et Emmanuel Laugier font preuve non seulement d'une excellente connaissance de l'œuvre de Nancy, mais aussi d'une vraie finesse de lecture. Cela dit, tous deux se recoupent largement sur un questionnement toujours présent dans sa pensée : le rapport à la poésie. Comme il le reconnaît lui-même, et quoiqu'il ait, comme bien des jeunes gens, écrit des poèmes dans sa jeunesse, il a fallu nombre de relais pour que la question de la poésie puisse se poser pour lui philosophiquement. Mais ce qui me paraît le plus notable est que cette question ouvre en définitive sur celle, plus large, de la *présentation*. Nancy fait certes un renversement facile entre la philosophie qui dit l'être et la poésie qui est (ou fait) le dire ; pourtant, son propos déporte peu à peu ce tranquille échange de bons procédés entre philosophie et poésie. En effet, le mode de présence de la poésie vient ouvrir des voies de pensée : « *L'infini de la poésie [...] est instantané. Il est instantanément en acte, et c'est là le vers. Basculement de l'axe horizontal de la phrase en axe vertical — donc d'un silence. Il se joue là-dedans une partie décisive quant à l'instant et au présent, à l'instantané d'une saisie, ou d'un dessaisissement. Le présent de la poésie est le présent dessaisi de présence. Il n'est pas le présent*

perpétuel du discours, toujours en rétention et en protension entre son passé et son futur. Mais présent suspendu sur sa présentation. » Opérant dans le registre évident de la linéarité du temps allant du passé au futur, la poésie y existe et y insiste d'une manière très particulière, le scandant et le syncopant (pour reprendre un terme apprécié par Nancy et qu'il commente dans un des entretiens) afin d'y susciter une verticalité (ce qui ne signifie pas forcément une transcendance) inattendue.

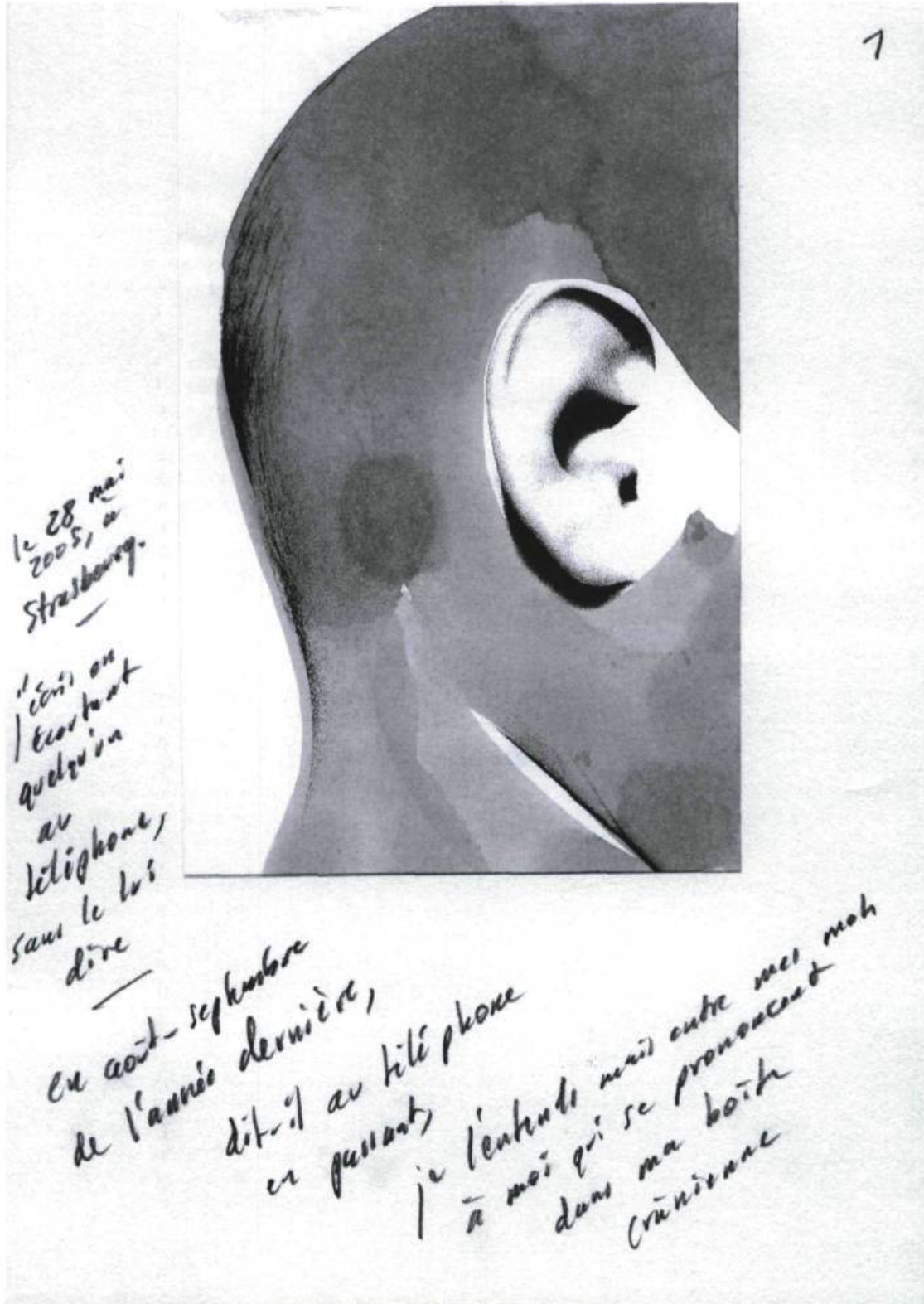
Or cela a bien affaire avec la pensée. Hannah Arendt utilise le même type d'image lorsqu'elle tente de définir ce que fait la pensée lorsqu'elle ne se résorbe pas totalement dans la contingence et le flux des événements : c'est une verticale perpendiculaire à la droite du temps, qui s'y ancre donc de plain-pied et qui s'en échappe en même temps. Dès lors, il faut à la fois être dans le présent et ne pas y demeurer pleinement et aveuglément présent, d'où, d'un côté, ce dessaisissement de ce qui nous place dans la présence à nous-même et aux choses du monde, et, de l'autre côté, cette suspension temporelle qui révèle du coup ce qui compose, fabrique, ouvrage ce moment présent et qui tient à son mode de *présentation*. Dans chaque instant du temps, dans les paroles que nous y prononçons, nous oublions justement la facture même de ce que nous disons. Poésie et philosophie se retrouvent dans ce même rapport au temps d'accentuation de l'instant au point de laisser apparaître sous la trame des moments leur continuelle présentation plutôt que de se livrer simplement à la factualité opaque de la présence à soi et au monde. Autrement dit, ni philosophie ni poésie n'essaient d'éviter la finitude temporelle des êtres humains. Au contraire, elles insistent tant sur cette finitude qu'elles permettent d'en garder le présent de façon indéfinie, voire infinie, justement parce qu'elles font exister sous nos yeux ce qui en fabrique l'opérativité (sur ces rapports complexes entre finitude et infini, le texte sur Lacan, qui est republié dans *L'animal*, est tout à fait instructif).

Jean-Luc Nancy met ainsi en valeur la technicité de ces opérations. Le poète est, pour lui, un technicien du *kairos*, de l'instant

propice. Il est aussi un praticien du langage et, là encore, comme le philosophe, il cherche toujours le mot juste. Comme le souligne Nancy, il s'agit moins de dire le juste que de dire juste. D'où tout un travail sur l'expression, une exigence de savoir bien distinguer (et c'est là tout l'héritage revendiqué, contre certaines facilités modernes et postmodernes, de la pensée cartésienne) : l'idée claire et distincte passe par le mot juste, n'est peut-être même rien d'autre que le mot juste — ou, à tout le moins, l'idée *commence* avec le mot juste. Cela n'implique pas une désignation rigide des mots aux choses ; à l'inverse, le mot juste peut souvent être un mot à double entente : « partage », par exemple, qui renvoie autant à la séparation et à la distribution qu'à la mise en commun.

La distinction ainsi recherchée n'est pas acquise d'office : l'exposition théorique est au contraire liée à un « *suspens du sens* ». Phénomène d'époque sur lequel s'interroge Jean-Luc Nancy sans en dissoudre la portée philosophique et sans souscrire à une facile absurdité de l'existence. Encore une fois, la prise en compte de la finitude et de la contingence humaines doit justement ouvrir sur les modes de partage du sens. On le voit bien à l'insistance sur le corps, ou même « *le corps à corps* », qui fait du corps la présentation et l'exposition de l'âme comme forme autant que la stricte effectuation de cette forme. Tel est l'enjeu politique de la pensée de Jean-Luc Nancy qui ne cède ni sur la question du sens face aux matérialismes ni sur le problème du corps face aux idéalismes. Même s'il faut passer par des reprises en compte du « *peuple* », de la « *communauté* » et du « *partage* », ces mots largement piégés doivent, pour Jean-Luc Nancy, faire de nouveau l'objet de réélaborations, car « *rouvrir des voies pour la pensée* » constitue, pour lui, la véritable activité philosophique. On voit bien là un penseur qui ne se laisse pas effaroucher par les suspensions (aussi justes soient-elles) de son époque et qui, tout à la tâche de la présentation de la pensée, ne cherche pas moins à penser tout ce qui se présente.

Éric Méchoulan



Trop, François Martin et Jean-Luc Nancy, dessin, encre et mine de plomb sur papier, printemps 2005.